

# Joumana Haddad

## j'ai tué Schéhérazade

Catherine Millet



Joumana Haddad. (Ph. DR)

Traduit de l'anglais par Anne-Laure Tissut  
Préface d'Etel Adnan  
Actes Sud

■ Je ne cacherai pas que Joumana Haddad est mon éditrice. On comprendra toutefois que cet article n'est pas seulement dicté par la complicité professionnelle quand on saura qu'elle est l'éditrice de *la Vie sexuelle de Catherine M.* traduite en langue arabe. Libanaise et polyglotte, Joumana est écrivain, journaliste et fondatrice en 2009 de la revue en langue arabe *Jasad*, ce qui signifie « le corps ». Mon livre est le tout premier titre de sa jeune maison d'édition également appelée *Jasad*. J'avoue que mon admiration pour son audace dépasse ma fierté d'être traduite dans cette langue.

Son propre livre, qui n'est pas le premier à être traduit en français (1), est sous-titré « *Confessions d'une femme arabe en colère* ». Il s'agit d'une petite autobiographie qui a valeur de manifeste. Elle raconte le combat d'une femme libre dans une société patriar-

cale et enkystée dans les conflits religieux. Mais il a été d'abord motivé par le refus du regard occidental sur « la femme arabe », qui la réduit trop souvent à un stéréotype. L'auteur prévient d'emblée : « *Moi et beaucoup de mes semblables portons les vêtements de notre choix, allons où bon nous semble et disons ce qu'il nous plaît.* » Elle décevra ceux qui s'apprêtent à entendre « *l'incessante berceuse du conflit des civilisations* ».

De fait, si la situation de Joumana est exemplaire, les contradictions qui sont les siennes sont celles de beaucoup de femmes, au Moyen-Orient comme en Occident : fille d'un père intellectuel et d'une mère moderne, elle n'en a pas moins reçu une éducation chrétienne très stricte. Ce qui par ailleurs est moins commun, ici comme là-bas, c'est qu'à peine sortie de l'enfance, elle découvre dans la bibliothèque paternelle, à laquelle elle a libre accès, les œuvres du Marquis de Sade. Mais Joumana mène certainement son combat beaucoup plus solitairement que si elle vivait parmi nous, car ce qui lui manque n'est pas tant l'accès à la culture que symbolise l'œuvre de Sade que le fait de pouvoir la partager. Elle livre ces chiffres : « *d'après des statistiques récentes, je vis dans une région où moins de 0,1% des 270 millions d'habitants lisent ; où seulement 40% de ce 0,1% déjà assez déprimant lisent des livres.* » Comme elle-même publie de la poésie, elle s'amuse à faire ce calcul : comme « *9% des 40% du 0,1% initial lisent de la poésie* », cela donne 9 720 lecteurs potentiels de ses poèmes « *dans un monde arabe qui se targue d'abriter plus de vingt mille poètes* ». ... Ainsi, est-ce faute de lire que l'on ne s'indigne pas, dans une société qui valorise tant la pureté de la jeune fille, de ce passage de *Tahrir al-Wassila*, livre de l'ayatollah Khomeiny, dans lequel celui-ci conseille l'homme marié à une épouse de moins de neuf ans : il lui explique comment en jouir sans la pénétrer. C'est à la fois comique et terrifiant !

Toutefois, les pages les plus sévères, Joumana Haddad ne les adresse pas aux traditionalistes mais, pourrait-on dire, à ses pairs, à ces intellectuels arabes qui prétendent lire Miller et Nabokov, admirer *l'Empire des sens* d'Oshima

et les tableaux de Balthus, mais qui, dans leur pratique personnelle comme dans leur vie privée, continuent d'entretenir tous les tabous. Joumana est une intellectuelle qui entend assumer complètement ses convictions dans un milieu qu'elle qualifie de « *schizophrène* » parce qu'il ne perdure qu'au prix de l'hypocrisie.

Donc, Joumana Haddad a l'habitude d'être seule, depuis l'enfance, ayant tôt compris que ses occupations favorites, la lecture et la masturbation « *requéraient la solitude pour être pleinement appréciées.* » Solitaire aussi, la petite fille terrorisée par le sifflement des rockets et pour qui la plus sûre échappatoire était son imagination dans laquelle elle se réfugiait. L'adulte d'aujourd'hui explique pourquoi elle s'est toujours refusée à aborder le sujet de la guerre dans son écriture à la fois parce qu'elle ne se sent « *pas encore prête* », et aussi parce qu'elle aurait « *honte d'utiliser cet ingrédient pour susciter l'intérêt* ». Elle se contente de remarquer que les guerres incessantes dans cette région du monde, qui font de tant de femmes des veuves et des orphelines, ont sans doute retardé la prise de conscience de leur propre combat.

L'expérience de la solitude, Joumana doit la faire de la même façon en Occident, lorsque, par exemple, elle explique qu'aussi engagée soit-elle pour la cause féminine, et quelle que soit la sympathie qu'elle éprouve pour ces personnalités, elle n'aurait pas soutenu la candidature à la présidentielle de Ségolène Royal ni celle d'Hillary Clinton, simplement parce qu'elle ne leur reconnaissait pas suffisamment de « *profondeur de vue* » pour assumer la fonction. Elle s'est refusée à les soutenir à titre symbolique. On veut bien la croire lorsqu'elle dit avoir suscité souvent ici l'incrédulité de son interlocuteur ou interlocutrice, aux point que « *les yeux lui sortaient presque des orbites.* » Si Joumana a tué Schéhérazade parce que la stratégie de celle-ci est une concession à l'autorité mâle, ce n'est pas pour faire des concessions à un féminisme de principe. ■

(1) *Le Retour de Liilith*, Inventaire, 2007, et *Miroirs des passantes dans le songe*, Al Dante, 2010.